



# PODCAST 34 VIVRE APRES L'ELEVAGE

---

**Intro (Gu)**

**Chronique Altervita (Krapo)**

**Discussion**

## INTRO

**GU** : Bienvenue dans ce 34e épisode des Carencés. Je suis Gurren et je suis en compagnie d'Hermine, de Badger, notre illustratrice en chef et que vous avez aussi entendue dans un épisode précédent. Tout va bien ? Simon est toujours là aussi, aux manettes même si cette expression ne veut plus rien dire depuis l'invention des ordinateurs en 1839 environ. Et enfin, il y a Krapo, qui va nous faire une grande chronique sur un sujet que je te laisse présenter ?

Allez, on commence tout de suite et je te laisse le micro, nous on se permettra de te couper pour te poser des questions au fur et à mesure.

## CHRONIQUE ALTERVITA (KRAPO)

Oui pas de problème, d'autant que c'est vraiment un partage d'expérience que je vous propose aujourd'hui, et pas du tout un cours magistral. Pour cette deuxième chronique Altervita, j'avais envie de revenir avec vous sur quelques problématiques que nous rencontrons dans le refuge pour animaux de ferme que nous avons ouvert il y a deux ans. L'idée est de développer trois points qui posent de sérieuses difficultés dans le fait de s'occuper de ces individus jusqu'à leur belle mort. J'aborderai les expérimentations que nous sommes obligés de mener, sur ce qui a fonctionné mais aussi sur les échecs et les

manquements. Parce qu'accueillir des animaux de différentes espèces ; souvent malades, blessés ou en fin de vie, c'est un apprentissage quotidien et souvent un casse-tête pour nous et pour nos vétérinaires.

En fait ce qui nous a étonné lorsque nous nous sommes lancé, c'est que les recommandations destinées à ceux qui prennent soin de ces animaux... n'existent que par le prisme de l'élevage et donc de la nécessité de rentabilité. Pour nous informer sur l'alimentation de nos premiers pensionnaires, ou l'environnement à leur proposer, nous avons été contraints de trouver ces renseignements sur des sites d'élevage ou auprès d'éleveurs. Alors d'un côté il est évident qu'ils connaissent ces animaux pour les côtoyer tous les jours et être en charge de leur bonne santé tant qu'ils sont sur leur exploitation. Mais d'un autre, tout est conditionné par le fait que l'animal est surtout sensé rapporter de l'argent.

Ainsi, les rations alimentaires sont composées et calculées pour assurer les besoins vitaux des animaux, tout en coûtant le moins cher possible. On se moque de savoir si l'individu y trouve du plaisir, ou si il a des préférences gustatives ou un besoin de diversifier ses repas. Si une céréale est plus économique et provoque un rendement supérieur en terme de prise de masse, c'est gagné. Et même si l'animal n'aime pas trop ça, la faim lui fera le manger quand même. De la même façon, le foin c'est compliqué à stocker, ça peut être très cher certaines années, et c'est assez complexe de le faire soit-même en grande quantité. Alors qu'un silo avec quelques tonnes de céréales bon marché achetées lors d'un creux des cours mondiaux, c'est beaucoup plus facile à doser et à distribuer de manière semi ou totalement automatique. Le problème c'est que les moutons ou les chèvres ne sont pas faits pour en manger, comme je vous le disais déjà dans ma précédente chronique. Et qu'une trop grande part de céréales dans leur ration journalière peut être très dangereuse pour eux. Sauf que pour des raisons financières mais aussi pour stimuler la production de lait par exemple, ou l'accumulation de graisse dans leur chair, et bien les éleveurs flirtent en permanence avec cette limite pour obtenir le meilleur rapport coûts/bénéfices.

Et donc en cherchant des informations sur l'alimentation des brebis, on se retrouve face à des recommandations plus basées sur la rentabilité que sur la biologie de ces animaux. C'est pire avec les chevreaux ou les agneaux, dont les laits maternisés fabriqués à partir de lait de vache ont une composition uniquement destinée à l'engraissement rapide des jeunes. Quant aux informations relatives au sevrage, elles sont là aussi émises dans un souci de vite parvenir à un retour sur investissement, et pas sur les besoins physiologiques ou affectifs de la mère et de l'enfant. On manque clairement de recommandations fiables et complètes sur la meilleure manière de nourrir ces animaux.

Si c'est vraiment le grand vide pour les moutons, c'est un peu moins vrai pour les chèvres ou les lapins, grâce aux connaissances acquises par l'élevage des chèvres et des lapins nains de compagnie. Grâce à ce rapport domestique dénué de toute recherche de rendement, on a accumulé une bonne quantité d'informations sur leur alimentation ou l'enrichissement de leur environnement. Et il n'est pas rare de trouver en librairie ou sur des sites grand public, des recommandations détaillées pour accompagner et aiguiller les personnes élevant ces animaux à la maison. De même, le travail de pédagogie mené par le

refuge Groin groin sur la nutrition, les soins, l'habitat, à offrir aux cochons est une véritable mine d'or pour nous. Mais il est fou de se dire qu'il faut attendre l'ouverture de ces refuges pour animaux de ferme pour qu'on se pose enfin la question de ce qui est le plus idéal pour eux, et non pas pour nous. Un des grands défis des refuges sera de mettre en commun toutes ces connaissances empiriques, d'ouvrir aussi leurs portes aux scientifiques, pour progresser vers une meilleure compréhension de l'ensemble de leurs besoins.

Alors oui certains petits malins me diront : "Mais enfin les meilleurs éleveurs ne donnent que de l'herbe à leurs bêtes, ils sont fous ces vegans ils pensent avoir inventé l'eau tiède !". Mais que faire en l'absence d'herbe dans leurs enclos ? Comment faire en hiver ? Et la question à un million : comment gérer l'alimentation d'une chèvre ou d'une brebis âgée qui a perdu ses dents ? Car sans dents, pas de mastication. Pas de mastication, pas de palais. Et pas de palais... Fin je veux dire, pas de rumination. Donc amaigrissement, affaiblissement et mort progressive. C'est toute la problématique que nous pose La Mouche au refuge, une brebis de 11 ans qui n'a quasiment plus de dents et qui ne profite donc absolument pas de l'herbe ou du foin. Les vétérinaires n'avaient jamais eu affaire à une brebis suffisamment âgée pour être touchée par ce problème. Normalement leur vie s'achève bien plus tôt à la fin de leur carrière de reproductrice. On avance donc par tâtonnements : un peu de céréales, de la luzerne en granulés, des fruits et légumes frais... Aucune certitude que ce soit le mieux, des frayeurs quand elle recommence à perdre du poids, de la joie quand elle en reprend... Mais il faudra bien avoir des informations claires et précises sur la meilleure manière de faire à l'avenir si notre rapport avec ces animaux évolue. Mais pour l'instant nous essayons un peu les plâtres en gérant des situations encore très originales.

(blague gurren nulle)(à suppr)

**Interlude :** <https://www.youtube.com/watch?v=xIDV6TZQrAA> (à partir de 2min36)

Un autre domaine dans lequel nous progressons encore à l'aveugle c'est la gestion des comportements de nos protégés. Pour vous dresser un peu la complexité du tableau : premièrement chaque espèce va avoir ses particularités au niveau de la sociabilité, en ayant plus ou moins besoin de la compagnie des autres. Un exemple : les brebis forment un groupe beaucoup plus soudé que les chèvres. De même au niveau de l'agressivité, certains peuvent être sacrément violents, ce qui peut être très délicat surtout en fonction de leur gabarit ou de la présence de cornes sur leur tête. Dans mon exemple : là ce sont les chèvres qui peuvent ruer dans le flanc d'une brebis, ou leur planter une corne dans le corps en se battant. En se moment on teste les balles de tennis fixées au bout des cornes pour limiter ce risque. Il y a également l'habitat qui doit être pensé en fonction de l'espèce : hauteur du grillage, type de végétation, ensoleillement, enrichissement de l'environnement avec des jeux ou des plateformes... Par exemple Fripon le bouc nain aime grimper et se placer en hauteur, mais il arrive aussi à sauter un grillage haut de plus d'un mètre vingt sans prendre d'élan. Donc dans la gestion des parcs et de la cohabitation avec les autres espèces, ça complexifie grandement le travail.

Deuxièmement, même s'ils appartiennent à la même espèce, tous les individus ont une attitude et des comportements différents. Certaines brebis sont hyper curieuses, très

affirmées face au groupe et en demande d'un lien avec l'humain. D'autres sont beaucoup plus craintives et n'ont pas envie qu'on les approche. Au quotidien c'est déjà problématique pour le nourrissage, les plus peureuses se faisant souvent voler leur part, mais ponctuellement c'est aussi un casse-tête pour réaliser les soins comme les vermifuges ou la tonte, puisque presque chaque animal va demander une stratégie différente pour y parvenir dans les meilleures conditions. Donc à l'intérieur de la diversité comportementale inter-espèces, existe aussi une forte variété de traits de caractères intraspécifiques. Il faudra tenir compte de toutes ces spécificités dans les rapports que nous entretenons avec eux, mais aussi dans les interactions que nous provoquons entre les individus en les plaçant dans le même espace, en les nourrissant en même temps etc.

Et de ce côté là, et de manière bien plus flagrante que pour l'alimentation, c'est le vide intersidéral niveau conseils et recommandations. A côté des 10 000 livres et sites pour les chiens et les chat, parfois même spécifique à la race de l'animal en question ; bon courage pour trouver des articles sérieux sur l'éducation des brebis, des boucs et des canards. Quand je dis éducation, ce n'est évidemment pas pour leur apprendre des numéros de cirque, mais de travailler avec l'animal afin de rendre moins stressant et plus agréable pour lui les moments critiques comme le transport, la taille des onglons, les piqûres etc. Voire même de corriger les comportements les plus agressifs. Là encore, je tiens à souligner la richesse des conseils éducatifs fournis par le refuge Groin groin, qui met à disposition de tous, les connaissances acquises au contact de leurs cochons. Des animaux qui eux aussi doivent être éduquer, au risque de devenir rapidement ingérables sinon, ce qui débouche souvent sur des abandons.

Mais un partage d'expériences, tout exhaustif qu'il soit, ne remplace pas des recommandations simples et émanant de sources officielles. Je veux dire par là qu'aujourd'hui on ne peut pas défendre une personne qui ne donnerait que des pâtes à l'eau à manger à son chien, qui l'intoxiquerait en lui donnant du chocolat ou qui l'éduquerait à grands coups de bâton. Car toute la littérature, tous les vétérinaires, tous les sites internet et même toutes les émissions télé/radios diffusent des informations claires et concordantes sur la marche à suivre pour s'occuper d'un toutou à la maison. Il faudrait vraiment mettre beaucoup de mauvaises volonté pour passer à côté de tous ces conseils. Même si on pourrait aller plus loin, puisque certains souhaiteraient adopter le modèle suisse sur la question, avec la création d'un permis d'adopter, nécessitant de suivre un enseignement théorique de 4 heures pour acquérir les notions essentielles sur les besoins du chien. Puis 4 heures minimum de cours pratique avec l'animal et un éducateur canin pour poser les bases de son éducation. Ca a des avantages mais aussi des inconvénients en sélectionnant financièrement les futurs propriétaires. Enfin c'est un autre débat mais déjà en France, on a un accès global, gratuit et facile à une information sûre et officielle pour élever correctement son animal de compagnie.

Mais voilà, ce n'est absolument pas le cas pour les animaux de la ferme. Dans un rapport désintéressé j'entends. Si on n'a pas pour but d'engraisser son chevreau, ou de maximiser la lactation de sa brebis, ou si on souhaite enrichir l'environnement dans lequel évoluent ses oies ou ses canards, on est obligé de se perdre dans les méandres du web à la recherche de bribes d'informations, parfois contradictoires, souvent parcellaires. L'information est dure

à trouver, demande d'être vérifiée, et tout cela requiert du temps et de l'énergie. Bref, ce n'est pas simple de se lancer en adoptant des animaux de ferme. Et on pourra difficilement blâmer une personne bien intentionnée faisant des erreurs dans l'alimentation de ses compagnons, ou négligeant certains de leurs besoins sociaux. C'est ce qui arrive quand on laisse les gens livrés à eux-mêmes ! (Attention, toute ressemblance avec les problèmes de nutrition des personnes végétaliennes, qu'on laisse naviguer à l'aveugle à la recherche constante d'infos sur le web mais qu'on prive de recommandations officielles, serait purement fortuite.)

Pour nos brebis par exemple, en l'absence de littérature solide sur la méthode à mettre en oeuvre pour parvenir à cela, nous avons dû avoir recours à d'autres sources. Et la principale s'appelle Jérémy, éducateur canin de son état et membre de l'association. C'est un expert de l'éducation dite par renforcement positif. L'idée est simple : récompenser un comportement qu'on souhaite voir se répéter. Chez les chiens, la récompense peut être une friandise, une caresse, une séance de jeu ou un son de clicker. Chez nos animaux de ferme, c'est toujours de la nourriture pour le moment. Par contre, aucune trace de coercition dans ses recommandations, c'est à dire de punition lors d'un comportement qu'on ne souhaite pas voir se répéter. C'est une méthode qui a fait ses preuves depuis de longues années et que tous les amoureux des chiens ou des chats devraient connaître avant d'adopter.

Mais évidemment, comme tout processus éducatif, cela requiert beaucoup de temps. Et pour le moment nous n'avons pas encore expérimenté toute la potentialité de ce renforcement positif. On aimerait par exemple habituer progressivement les brebis à la tonte, en commençant par les familiariser avec les outils, la position, le bruit... afin de diminuer le stress provoqué par cet acte. Par contre sur les déplacements dans les enclos, la rentrée aux abris le soir ou les petits soins réguliers, cette méthode a déjà fait ses preuves au refuge. Une des plus belle réussite concerne Boule de Neige, la brebis la plus craintive. Impossible de l'approcher pendant les deux premières années. A tel point qu'elle bondissait hors de l'abri quand on y pénétrait pour garnir le ratelier en foin. Avec énormément de patience, et en récompensant par quelques gourmandises les rares fois où elle ne fuyait à deux cent mètres en nous voyant arriver, elle s'est de plus en plus rapprocher. Jusqu'à manger dans notre main depuis quelques semaines. Grâce à ça il a été plus facile de la tondre cette année, elle était moins stressée, et elle continue de bien progresser sur cette voie.

**Interlude :** [https://www.youtube.com/watch?v=ca\\_Cv7seV4Y](https://www.youtube.com/watch?v=ca_Cv7seV4Y) (à partir de 4min31)

Enfin, le dernier domaine pour lequel la compagnie d'animaux de ferme issus de sauvetage en est encore au stade expérimental concerne les soins vétérinaires. Notre équipe de professionnels est ainsi confrontée à des cas inédits, et sont amenés à pratiquer des actes qu'on ne leur avait même pas enseigné dans leurs études. Mettre quelques agrafes pour inverser un prolapsus vaginal est un acte courant. Mais réaliser une ablation de l'organe génital avec reconstruction de la vulve, comme nous l'avons fait sur notre brebis Indiana, c'est du jamais vu. Et la raison en est simple : une brebis doit rester fertile dans un élevage. Aucune opération ôtant la capacité reproductive ne sera pratiquée, même à la fin de la carrière de l'animal, car l'aspect financier entre aussi en ligne de compte. De même,

beaucoup d'éleveurs, vivant dans une situation économique difficile, rognent sur les dépenses en réalisant eux-mêmes les soins, en faisant souvent appel à l'homéopathie ou la phytothérapie. Le vétérinaire n'est souvent appelé qu'en cas d'urgence. Voire pas du tout.

Cela m'amène à vous parler de notre dernier sauvetage : la chèvre Mélisse. Elle provient d'un petit élevage de 20 animaux, produisant des fromages bio vendus sur les marchés locaux. C'est notre vétérinaire qui, suite à une visite, nous a informé de la présence d'une vieille chèvre atteinte d'une mammite que l'éleveur ne souhaitait pas soigner pour des raisons financières. Après avoir pris contact avec l'exploitant, il a accepté de nous donner cet animal pour que nous puissions le soigner comme il se doit. Mais l'infection s'était terriblement aggravée, allant jusqu'à faire exploser une de ses mamelles, qui pendait toute putréfiée à notre arrivée. L'autre était également sur le point de rompre. Notre vétérinaire a réalisé dès le lendemain une intervention chirurgicale de près de 3 heures pour lui ôter la mamelle prête à éclater. Et il était temps, puisque plus de 6 kilos de tissus infectés ont été retirés. C'était une grande première à la clinique. Et c'est tout à fait logique : aucun éleveur ne paierait plusieurs centaines d'euros pour sauver un animal en lui ôtant l'organe qui lui permet justement de produire du lait et donc qui n'aurait plus aucun intérêt à la ferme.

Le type d'anesthésie, les produits utilisés, la méthode d'ablation, les soins post-opératoires... Tout ça a été mis au point spécialement pour l'occasion par nos vétérinaires, qui ont dû contacter des collègues, se replonger dans les bouquins théoriques afin de réaliser cette opération si particulière. Mais ces actes originaux sont monnaie courante au refuge. Nous demandons la réalisation de soins nécessaires et essentiels à la survie et à la bonne santé de nos protégés, sans que le besoin de pouvoir continuer à les exploiter ou que le facteur économique n'entre en ligne de compte. Ce qui diversifie et intensifie les actes réalisables. De plus, les animaux atteignent chez nous un âge qu'ils n'auront jamais dans les exploitations, ce qui les amène à développer des affections nouvelles qu'il faudra aussi savoir gérer.

Avec ce nouveau rapport désintéressé avec ces animaux, derrière les portes des autres refuges, ou chez les particuliers qui en accueillent comme compagnons ; la médecine vétérinaire va évoluer et développer de nouvelles méthodes. Quand on voit la multitude d'actes médicaux pratiqués sur les chiens et les chats, et les moyens qui sont investis dans la gestion de leur pathologies, on rêve du jour où les vétérinaires auront autant de cordes à leur arc pour soigner les animaux de ferme. -> rajouter goatofanarchy

Que ce soit au niveau de l'alimentation, de l'éducation ou des soins médicaux, il n'est pas simple de s'occuper d'animaux d'élevage sans avoir pour finalité leur exploitation. Les connaissances sont encore très minces quand il s'agit de leur offrir la nourriture ou le milieu de vie le plus adéquat, quand on veut comprendre et de gérer leur comportement, ou quand on souhaite soigner des pathologies lourdes ou liées à la vieillesse. Il y a fort à parier que la multiplication des refuges pour animaux de ferme et l'évolution de notre relation avec eux, permettent de construire un corpus de données solides. Et ainsi, contrairement à ce que certains voudraient faire croire, en agitant une rupture du lien homme animal si notre société embrasse la cause animale, nous les connaissons bien plus que le peu que nous savons d'eux aujourd'hui. Vivement.

## **Sources**

**Krapo :**

<http://www.groingroin.org/site/>

<https://www.chien.com/legislation-formalites-relatives-aux-chiens-55/legislation-formalites-relatives-aux-chiens-en-suisse-55203/permis-d-adopter-en-suisse-643.php>

<https://goatsofanarchy.com/>

## **ILLUSTRATIONS**

Badger's Burrow :

Boutique originaux : <https://www.etsy.com/fr/shop/BadgersBurrow3>

Site : <https://badgers-burrow.com/portfolio/>